

je le défie de le nier, et j'ajoute qu'il fut chassé de la police parce que Lafayette, qui dès lors commençait à intriguer, l'avait corrompu et pris à son service. Vous me citez votre témoin banal le sieur Morel, l'assassin de Favras ; mais il a été deux fois à Bicêtre et une fois pour fait de sodomie. Vous ne cessez de parler du dévouement de M. Manuel, procureur de la commune de Paris ; mais il a resté six ans à Bicêtre pour fait d'escroquerie. Quelle fatalité que tous ces souvenirs-là ! Croyez moi, faites décréter, sur la motion de l'abbé Fauchet, que la mémoire du temps passé est une aristocratie, et en parler, un acte d'incivisme. Adieu, mon cher Volney.

XV.

Notice historique sur Sion-Vaudémont
(Meurthe).

Le culte de Marie a de tout temps caractérisé le chrétien fidèle, et est resté comme le type des siècles religieux. Nos aïeux, dans leur pieuse simplicité, professaient pour cette auguste Mère une dévotion inaltérable dont ils aimaient à multiplier les symboles ; on ne pouvait faire un pas sur le sol de France sans rencontrer quelques monumens élevés à l'honneur de celle que le christianisme reconnaît

pour sa mère, et qu'on pourrait à si juste titre appeler, avec un de nos plus illustres écrivains, *la divinité de la faiblesse, de l'innocence et du malheur* (1). Ici, une petite chapelle aux degrés usés, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles; là, une image miraculeuse encadrée dans un chêne antique ou dans la pierre moussue, et devant laquelle nul ne passait sans s'agenouiller; ailleurs, c'est à dire presque partout, des souvenirs et des traditions naïves, que la simplicité et l'ignorance ont bien pu défigurer sans doute, mais qui toutes se rattachent à ce culte sacré qui était une passion chez nos aïeux, et qui, du reste, n'en déplaît à nos savans critiques, reposent pour la plupart, quant au fond, sur des faits incontestables. On ferait un volume rien que des titres sous lesquels la piété des fidèles s'est plu à honorer Marie, et une liste immense des lieux qui lui furent spécialement consacrés, et où elle aime à signaler sa bienveillance maternelle. Le dépérissement de la foi, et plus tard le vandalisme révolutionnaire, ont tour à tour effacé ces monumens de la piété antique, et le peu qui en reste est dans

(1) Chateaubriand.

un tel état d'oubli et d'abandon qu'on pourrait croire que la France a abjuré le culte de Marie, si l'on ne savait tout ce qu'il y a encore d'âmes dévouées à la *Mère du Bel-Amour*, et combien cette dévotion est profondément enracinée dans notre belle patrie, bien qu'elle soit moins visible et moins expansive qu'aux jours de nos pères.

Entre les lieux illustrés par la protection miraculeuse de la reine du ciel, la Lorraine peut montrer avec orgueil la montagne de Sion (Meurthe), si justement célèbre dans les annales de cette religieuse province. On a discuté en pure perte sur l'étymologie de cette dénomination, qui est restée, ainsi que l'origine même du lieu, ensevelie dans la nuit des âges. Devenue dans les premiers siècles de l'Eglise une parfaite solitude, Sion n'en avait pas moins été sous l'empire romain une ville forte et populeuse, comme l'ont démontré à l'évidence les ruines de tours, de remparts, des tombes chargées d'inscriptions latines, des médailles frappées à l'effigie de César-Auguste, etc., retrouvées dans les décombres. Placée au centre de l'ancienne comté de Vaudémont, la montagne de Sion, presque isolée de toutes parts, offre un aspect

riant et jouit d'une perspective de magnifique étendue ¹⁾. Il serait difficile d'assigner l'époque où ce lieu commença à attirer les pieux habitans des localités voisines, que quelques signes particuliers de la protection de Marie avaient sans doute frappés, et qui crurent devoir honorer cette Vierge glorieuse, d'un culte particulier, dans un lieu où elle se plaisait à faire éclater sa puissance. Quoi qu'il en soit, dès le dixième siècle, Sion était déjà le rendez-vous des fidèles, et l'affluence des pèlerins était assez grande pour qu'un saint évêque de Toul, Gérard, crût devoir construire une église à l'honneur de la *miraculeuse image de Notre-Dame de Sion*. Mille prodiges opérés par l'intercession de Marie ne permirent plus de douter qu'elle n'affectionnât cette impo-

(1) On découvre de Sion quatre-vingts villes ou villages, et l'horizon n'en est borné au levant et au midi que par les montagnes de l'Alsace et des Vosges, éloignées de 13 à 20 lieues. A l'extrémité occidentale de la montagne se trouvent le bourg et les restes de l'ancien château de Vaudémont, et sur le sommet oriental l'église dédiée à la Sainte Vierge. La maison et l'église sont entourées d'une belle pelouse ombragée de hauts arbres, dans une étendue considérable; et un jardin de huit à dix arpens, extrêmement fertile, achève de donner tous les agrémens à cette solitaire demeure.

sante solitude, qui vit chaque année augmenter le nombre des pèlerins dévots, et acquit bientôt dans toute la contrée une célébrité qui ne s'est pas démentie.

Il pourrait convenir sans doute à plus d'un *progressif* de notre âge de rire de ces idées reculées et de ces souvenirs gothiques: on s'est tant amusé aux dépens de la simplicité et de l'ignorance des vieux temps, qu'il faut bien quelque courage pour venir parler aujourd'hui de miracles et de pèlerinages. Nous savons au reste que les preuves historiques les plus positives ne convainquent jamais ceux qui ne veulent pas être convaincus; mais on a beau parler de la simplicité des peuples et de la superstition, nous restons, nous, fermement persuadés que la dévotion des fidèles à certains lieux comme leur attachement à certaines pratiques n'eussent pu subsister pendant tant de siècles sur des fondemens aussi frivoles que ceux qu'on leur suppose. Le pays de Vaudémont ayant été érigé peu de temps après en comté, par l'empereur Henri IV, en faveur de Gérard d'Alsace, ce prince se fit gloire d'une dévotion toute particulière à l'image miraculeuse de Notre-Dame de Sion,

à laquelle il voua sa personne, sa famille et toute sa comté.

Il fortifia la montagne, et en fit sa place de sûreté, se fiant beaucoup moins sur la nature du lieu et la force de ses remparts, que sur la protection maternelle de celle qui semblait avoir pris Sion sous ses ailes. Une multitude de prodiges, opérés sous les yeux du comte, n'avaient pu qu'augmenter sa confiance à Marie. Il vécut et mourut paisible sous la sauvegarde de ce palladium, si digne d'un prince chrétien, et sembla avoir légué son tendre attachement pour Notre-Dame de Sion à toute sa famille, qui ne démentit pas le noble exemple de son chef. Il serait trop long de raconter tout ce que l'illustre race de Vaudémont fit pour propager le culte de sa patronne; deux princes seulement, dans la longue suite des descendans de Gérard, firent une triste exception à cette piété héréditaire. Henryot et Henri II du nom, monstres de tyrannie, d'impudicité, eurent l'audace impie, entre mille forfaits de tous genres, de dépouiller le temple et l'image de Sion des richesses dont les avaient dotés leurs ancêtres; mais tous les deux traînèrent une vie hon-

teuse et misérable, et la mort ignominieuse qui couronna la série de leurs crimes fut regardée avec raison comme une juste punition de leur impiété. Ferry de Lorraine, douzième comte de Vaudémont, illustre et intrépide guerrier (1), non content d'honorer personnellement la protectrice de Sion, résolut d'étendre au loin son culte, et d'enrôler de nouveaux enfans sous ses étendards. Pour cela, il institua, en 1393, un ordre de chevalerie à l'honneur de Marie, sous le nom de chevaliers de Notre-Dame de Sion. Cet ordre ne se composait que de gentilshommes jurés, et de personnes de haut rang de l'un et de l'autre sexe, qui rivalisaient de piété et de zèle pour la gloire de la Mère de Dieu. Un des réglemens portait que tous les associés seraient unis entre eux par les liens de la charité la plus étroite; admirable garantie contre l'esprit d'ambition et de jalousie qui travaillaient à cette époque la noblesse française, et qui coûta tant de larmes et de sang aux sujets des nombreux seigneurs qui s'étaient partagé le sol de la France. On ne peut guère douter que

(1) Il mourut à la bataille d'Azincourt, au service de la France.

cette institution chevaleresque n'ait attiré des grâces nombreuses sur la noblesse lorraine qui y fut long-temps fidèle, et ne lui ait en particulier mérité cet inviolable attachement à la foi catholique, qui sauva toute la province des hérésies modernes.

Nulle contrée peut-être en France ne pourrait se glorifier d'avoir opposé une si ferme barrière à l'invasion du protestantisme : aussi, dans les guerres sanglantes qui signalèrent partout l'apparition de la prétendue réforme, la Lorraine dut-elle payer cher son zèle à défendre la foi. Plus d'une tentative fut faite, et par insinuation et par la force des armes, pour ébranler cette noble fidélité : mais toujours les ducs de Lorraine, les chevaliers voués à Notre-Dame de Sion, surent déjouer ou repousser ces coupables manœuvres ou ces lâches violences. Plus d'une fois, le territoire fut envahi et ravagé par les armées protestantes; difficilement même on se ferait une idée des calamités qui affligèrent alors cette illustre province; mais ce n'était là que des épreuves qu'elle sut supporter avec courage, et la vierge de Sion qui l'abritait sous ses ailes ne permit jamais que l'erreur pût se glorifier d'y avoir un seul instant arboré son étendard. Un

trait historique, choisi entre cent, prouvera que Marie s'arma plus d'une fois pour la cause de ses enfans, et sut soutenir leur fidélité par des preuves visibles de sa puissance.

Le prince d'Orange, si connu par son acharnement à propager l'hérésie, après avoir mis à feu et à sang la riche comté de Vaudémont, était parvenu aux pieds de la montagne de Sion, et, instruit de la vénération qu'avait toute la contrée pour la miraculeuse image qui y était renfermée, résolut d'exercer sur elle sa fureur impie, afin de mieux outrager les catholiques en profanant les objets de leur culte. Il monte, suivi d'une troupe de soldats, et, nouvel Héliodore, entre audacieusement dans le temple, cherchant d'un œil égaré l'image qu'on n'avait pas eu le temps de soustraire à sa fureur... Et tout-à-coup, ô prodige ! le voilà stupéfait, immobile, l'œil béant, devant cette statue vénérée ! un pouvoir secret l'enchaîne à ses pieds, il ne peut parler, ni commander, ni agir, et reste comme absorbé dans la contemplation... Mais un changement soudain s'est opéré en lui : à peine rendu à l'usage de ses sens, il fait déposer les armes, défend à ses soldats de faire la moindre injure à l'image ou au temple, et s'en retourne

convaincu de la puissance irrésistible de celle qui a pris ces lieux sous sa protection.

La branche masculine des ducs de Lorraine s'étant éteinte dans la personne du duc Henri qui n'avait laissé que deux filles, la souveraineté devait passer à la ligne collatérale. Ainsi le pensait du moins François, dernier comte de Vaudémont, qui ne négligea rien pour assurer ses droits, moins mû en cela par des motifs d'ambition personnelle, que par le désir d'éviter à la Lorraine des motifs de dissensions ou un joug étranger. Pour mieux trancher toute difficulté, le comte désirait vivement retrouver le testament fait en 1605 par le duc René, où ce prince assurait la possession de ses états à sa race, mais à l'exclusion de la ligne féminine. Cette pièce d'une authenticité établie, se trouvait perdue. Plein de confiance en Notre-Dame de Sion, le comte François fit vœu, s'il retrouvait ledit testament, de construire un monastère sur la montagne et d'y appeler des religieux chargés spécialement d'y entretenir et d'y propager le culte de Marie. Le testament fut retrouvé en effet contre toute attente, et le bon prince, se hâtant d'exécuter ses promesses, fit construire à ses frais un vaste monastère en 1627,

et le peupla de religieux du tiers-ordre de Saint-François, vulgairement appelés *pénitens*. Ce fut là l'origine du monastère de Sion. Depuis lors, on peut le croire, la dévotion à Notre-Dame de Sion, loin de décroître, ne fit qu'augmenter, les pèlerins pouvant satisfaire plus aisément leur dévotion par la réception des sacrements. Les religieux, fidèles à l'esprit du fondateur, mirent tout en œuvre pour répandre et soutenir le culte de leur auguste patronne.

Aussi peut-on dire qu'à cette époque ce ne fut pas seulement le pays de Vaudémont, mais toute la Lorraine qui se regarda comme vassale de Marie. Les populations entières en donnèrent des preuves en maintes occasions, et la ville de Nancy en particulier fit éclater sa confiance à Notre-Dame de Sion par un vœu qu'elle fit en 1663, à cette époque si désastreuse où tous les fléaux réunis pesaient sur l'infortunée Lorraine. Pour conjurer tant de calamités, cette ville promit solennellement, par l'organe de ses notables assemblés en conseil, de se rendre processionnellement à Notre-Dame de Sion pour supplier humblement la reine du ciel de prendre en pitié l'état de désolation où se trouvaient réduites la

ville et la province. Une lampe d'argent devait être offerte comme un témoignage de confiance et de fidélité. Le tout fut exécuté, et bientôt l'heureux retour du duc Charles IV devint le signal d'une époque prospère qui fit oublier à la fidèle province les maux qui l'avaient si long-temps affligée.

Le bon prince qui a laissé de si précieux souvenirs en Lorraine, qui a fondé tant d'établissements utiles, soulagé tant d'infortunés, créé tant de ressources, Stanislas, ne pouvait rester indifférent à la gloire de Marie. Il voulut, comme tous ses prédécesseurs, donner un gage de sa piété filiale à la protectrice de ses états, et par ses soins un temple plus vaste que le premier fut construit à Sion; il en posa lui-même solennellement la première pierre, et s'enrôla, ainsi que toutes les personnes de sa suite, dans la confrérie du Saint-Sacrement, établie à Sion depuis 1663, par un bref du pape Alexandre VII. Après la mort de ce prince, la Lorraine ayant été réunie à la France, la maison de Sion continua à jouir d'une célébrité si justement acquise, et vit toujours les pèlerins affluer dans son enceinte, jusqu'à ce que la tempête révolutionnaire vînt, là comme ailleurs, interdire à la piété son

asile, et enlever à la Lorraine une de ses gloires, comme à la religion une de ses plus douces consolations.

Telle est, en abrégé, l'histoire de l'établissement de Sion, qu'une heureuse pensée est sur le point de rendre à la province qui le regrette depuis trop long-temps. Il serait inutile, ce nous semble, et presque injurieux, après cela, de chercher à exciter l'intérêt du public lorrain en faveur d'une si belle entreprise. Mais quand nous dirons que cette mission généreuse est confiée aux mains qui ont fait sortir Maltaincourt de ses ruines; quand nous ajouterons qu'il ne s'agit pas seulement à Sion de restaurer le culte de Marie et de relever un des antiques monumens de la Lorraine, ce qui serait déjà une fin assez digne, mais encore d'ouvrir une maison d'éducation pour les jeunes gens, et d'offrir ainsi aux pères une ressource inappréciable dans nos jours d'impiété; quand nous répéterons qu'au but religieux le plus consolant se joint encore l'utilité sociale la plus palpable, alors, croyons-le, personne ne pourra résister au désir de contribuer pour sa part au succès de cette œuvre; chacun voudra jeter son obole dans le tronc, et accélérer par une coopération effi-

cace l'époque, qui n'est pas éloignée, où la Lorraine se montrera aussi riche de beaux établissemens, aussi féconde en monumens religieux, qu'elle le fut dans les jours antiques.

A. DEVOILLE.

XVI.

L'image de la Vierge.

NOUVELLE.

Près de Villefranche, à très peu de distance de la grande route, est une petiteasure abandonnée qu'habitaient, il y a environ trente ans, une malheureuse veuve, infirme et sexagénaire, et sa fille unique, âgée de seize ans.

Ces deux pauvres femmes vivaient de faibles aumônes et du travail de leurs mains. Françonnette, c'était le nom de la jeune fille,